

HABITER SUR TRAJECTOIRE : UNE REFLEXION EN COURS DE ROUTE

AUGUSTIN IOAN*, CIPRIAN MIHALI**

ABSTRACT. This paper attempts to upgrade Deleuze and Guattari's concept of nomadism to the contemporary work- and war-driven displacement of peoples in/to Europe. Starting from Augustin Ioan and his 2005 book *Poverism*, where he brought up the concept of "living along trajectories" (of migration), the two authors of the paper question the all-powerful status of place as envisioned by Heidegger at the conjunction between dwelling and being at home in one place. Along such trajectories that unite a point of departure and a tentative of arrival destination, contemporary migrants never leave their first home for good, nor do they ever arrive completely in a certain location. Even the alternative to displacement, the concept of homey feeling, was never studied outside the policies of major chain hotels, where it is provided a simulacra of arriving situations for frequent travelers.

Keywords: trajectories, placelessness, migration

L'homme habite en passant : non pas en voyageur embarqué pour un autre monde, mais en passant pressé ou flâneur, affairé ou désœuvré, qui passe en côtoyant d'autres passants, si proches et si lointains, familièrement étranges, dont toutes les stations ne sont que provisoires, au milieu du trafic, des courses, des transports et des trajets, des portes sans répit ouvertes et fermées sur les demeures en retrait pourtant encore pénétrées des rumeurs de la rue, des bruits et des poussières d'un monde tout entier passant.

(Jean-Luc Nancy, *La ville au loin*, p. 60)

Ce jour, peut-être, le siècle est deleuzien. Il l'est sans doute, dans le chaos des pratiques spatiales et dans les errements de nos théories, toujours en retard avec leur désir futile de rattraper l'actualité et de mettre un peu d'ordre dans ce

* Professor, "Ion Mincu" University of Architecture and Urbanism, Bucharest, Romania.
Email: augustinioan@yahoo.com.

** Assistant Professor, "Babes-Bolyai" University Cluj-Napoca, Romania. Director for Western Europe, Francophone University Association (Brussels). Email: ciprianmihali@yahoo.fr.

chaos. Il l'est aussi moins par le transfert d'un quelque mystère que la formule foucauldienne laissait encore circuler le siècle précédent vers l'époque que nous vivons, et plus dans l'infinie fragmentation des espaces de nos existences, dans la variabilité dramatique des intensités et des rythmes de vie, dans la pluralité des formes territoriales et dans le déploiement des appareils de capture, dans le remplacement de l'asservissement machinique avec un régime d'assujettissement social etc. L'espace mondial et européen, l'espace de nos villes et de nos trajectoires semble soumis à des immenses forces de décodage et de déterritorialisation, qui sont les forces des capitaux et les forces de différents flux qui les traversent sans cesse et à des vitesses de plus en plus grandes.

Rappelons-nous brièvement la distinction désormais classique que Deleuze introduisait entre l'espace strié et l'espace lisse : en décrivant le modèle maritime, le plus « spatial » de tous ses modèles, Deleuze trouvait au moins trois critères pour distinguer entre le premier et le second : « Le lisse et le strié se distinguent en premier lieu par le rapport inverse du point et de la ligne (la ligne entre deux points dans le cas du strié, *le point entre deux lignes* dans le lisse). En second lieu, par la nature de la ligne (*lisse-directionnelle, intervalles ouverts* ; strié-dimensionnelle, intervalles fermés). Il y a enfin une troisième différence concernant la surface ou l'espace. Dans l'espace strié on ferme une surface, et on la 'répartit' suivant des intervalles déterminés, d'après des coupures assignées ; dans le lisse, *on se 'distribue' sur un espace ouvert, d'après des fréquences et le long des parcours* »¹.

Nous savons combien Deleuze et Guattari se méfiaient des oppositions et des contradictions ; de même, nous savons que le lisse et le strié décrivent plutôt des devenirs et non pas des états, des tendances et non pas des finalités, des passages et des combinaisons et non pas des distinctions nettes et définitives. Mais il n'est pas facile de résister à la tentation d'emprunter cet outil et de l'utiliser pour notre propos. Ainsi, en termes de tendances et de devenirs, rien ne pourra nier que la globalisation se déploie et se laisse comprendre plutôt en termes de structures ouvertes, de distributions et des fréquences, des parcours et des vitesses ; elle met donc en œuvre, à travers ses mécanismes économiques, militaires et médiatiques, un gigantesque processus de décodage et de déterritorialisation permanents, ce qui pourrait être sans doute l'autre nom du nihilisme de la modernité tardive. Décoder et recoder pour ensuite recommencer en boucle cette opération, qui est une opération de production de différences infinitésimales, de la plus petite différence possible, c'est l'avatar d'une puissance transnationale et trans-territoriale, trans-spatiale en tout cas, si nous restons au sens géographique ou topographique du mot espace.

Les pratiquants ordinaires de l'espace font quotidiennement l'expérience troublante, sinon aliénante, du décodage et de la déterritorialisation. La sortie des

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, p. 600.

sociétés de l'Europe de l'Est d'une longue période de « striage », de « codage », de forte territorialisation (jusqu'à faire identifier la terre au territoire et la frontière de la loi à la loi de la frontière) a donné lieu à un vertige spatial inouï, tant dans les espaces matériels, extérieurs, de la société, que dans les espaces immatériels, intérieurs (imaginés ou imaginaires, perçus ou fantasmés).

Le capitalisme triomphant n'est pas arrivé seulement avec le marché et la promesse de l'abondance, mais surtout avec sa capacité de capturer en mécanismes subtiles et efficaces toutes les énergies des nouveaux fidèles, les énergies libidinales investies à outrance dans la tentative de monumentaliser les produits mesquins de consommation d'une machine qui s'abreuve de la source inépuisable du désir individuel et collectif. Mais ces pratiquants ordinaires de l'espace capitaliste n'avaient pas l'exercice critique de la distanciation, de la méfiance envers ces tentations qui s'apprend avec le long parcours de la modernisation : l'espace capitaliste (économique, politique, commercial et surtout médiatique) les a (*nous a...*) tous séduits. Partis alors à la conquête de ses espaces, les tout juste postcommuniste ne savaient pas encore (si jamais ils l'auront appris) qu'ils étaient tous assujettis au pouvoir du capital et de la marchandise. Ils ne pouvaient donc pas aller à l'encontre de l'espace physique du capitalisme si le capitalisme n'avait pas déjà formaté en eux les espaces mentaux, affectifs, désirants etc.

Mais arrêtons-nous au plus près de nous-mêmes, aux limites des choses les plus sensibles, du côté de leur architecture élémentaire, de leur mise en place physique et spatiale. Et le mieux placé pour parler des limites et des conjonctions architecturales des choses est l'architecte lui-même. De même que le philosophe travaille dans la précision des concepts, de même l'architecte précise l'espace sensible et le rend sensible tout d'abord à ses usagers, mais aussi à ses théoriciens. Un architecte comme Augustin Ioan a cette habitude de rester tout près de la chose, comme tout architecte pour lequel l'expérience de l'espace est tout d'abord une expérience des dimensions, du proche et du lointain, de l'habitation quotidienne et de la discrétion de l'espace. Et cette habitation se présente aujourd'hui à l'architecte non plus sous le signe de l'être heideggérien et du génie du lieu, mais sous celui du mouvement, du déplacement incessant, enfin d'une de-spatialisation des lieux. Habiter devient alors une manière à la fois d'être-chez-soi partout et de n'être nulle part chez-soi, en tout cas, de découplage entre un chez-soi et un espace quelconque. Donnons la parole à l'architecte.

Homey feeling et personal style pour les particules élémentaires

De manière étrange, pour les personnages en mouvement incessant du monde d'aujourd'hui, ces *topoi* de l'habitation sur trajectoire, du terminal de l'aéroport à la chaîne hôtelière et à la chaîne des restaurants, sont les seuls qui offrent – et vous pouvez

l'appellez ainsi, ironiquement ou tendrement – un succédané de *homey feeling*. Ce qu'Anthony Vidler appelle « espaces de passage », en référence à une « architecture de l'aliénation », en y mentionnant aussi l'hôtel (plus exactement ses espaces publics, et non pas les chambres) dans la vision de Siegfried Krakauer, peut être récupéré dans cette discussion autour de l'habiter sur trajectoire, même selon la perspective du « flâner » ou de la migration deleuzienne, en nous appuyant sur certaines dimensions pliées en soi de ces dernières formes de non-assise, de non-arrêt. La nostalgie est une telle profondeur pliée, virtuelle, de l'habitation sur trajectoire, qui relève, par exemple, des hypostases inattendues de la madeleine proustienne : une certaine odeur de la chambre d'hôtel standardisée, devenue récurrente par l'utilisation de la même marque d'aérosol, qui lie entre eux les souvenirs de certains lieux ainsi disjoints. Ces stratégies de « fidélisation »... sont vouées à estomper, mais aussi à patiner, l'expérience de l'aliénation, inhérente à l'habitation sur trajectoire. (p. 29)

La condition de l'homme globalisé est une condition qui ne se laisse plus interpréter dans les termes des théories modernes de l'habitation et de l'espace public. Ces théories, à la manière de Levinas, par exemple, portaient encore d'un lieu privilégié, situé au centre du monde : « la demeure ne se situe pas dans le monde objectif, mais le monde objectif se situe par rapport à ma demeure » (p. 163). Plus encore, cette centralité est constituée d'un certain nombre de propriétés qui permettrait à l'être humain de prendre conscience de soi-même, de se constituer comme subjectivité : « Exister signifie dès lors demeurer. Demeurer, n'est précisément pas le simple fait de la réalité anonyme d'un être jeté dans l'existence comme une pierre qu'on lance derrière soi. Il est un recueillement, une venue vers soi, une retraite chez soi comme dans une terre d'asile, qui répond à une hospitalité, à une attente, à un accueil humain » (p. 166).

Justement, alors, que reste-t-il de toutes ces propriétés pour l'homme globalisé ? Pouvons-nous encore nous décrire comme êtres séparés grâce à ce langage du recueillement, de la retraite, de l'asile ou de l'hospitalité ? La réponse de l'architecte est négative ; ou, au moins, réticente par rapport à cette métaphysique de l'habitation et plus ouverte à une cinétique de la demeure.

Si le langage métaphysique, articulé en oppositions fortes (recueillement-dispersion, centre-périphérie, familiarité-étrangeté) qui reconnaissent toujours un privilège logique et axiologique à l'un de deux termes, si ce langage donc ne peut plus informer ni le fait d'être au monde ni le vocabulaire de l'auto-compréhension de l'homme (ou, s'il le fait, il le fait sous la forme de la perte, de la décadence, de la nostalgie, de l'égarement), sa déconstruction passe alors par la compréhension de cette nouvelle réalité de l'éclatement des identités et tout d'abord de l'identité à soi du sujet humain. Sans entrer ici dans les ventres de l'opération déconstructive, disons seulement qu'elle peut aider à traiter, dans un sens critique, les structures ouvertes de l'espace contemporain sans plus mobiliser la volonté de système,

d'ordre, de fermeture ou de stabilité. Une telle démarche nous permettrait, par exemple, de regarder d'un œil circonspect ces « stratégies de fidélisation » et de réinvention marchande d'un « homey feeling », comme si, par l'embellissement marketing de ces non-lieux absolus qui sont les hôtels, les aéroports, les gares, etc., on retrouverait quelque chose du génie chassé par la modernité de tous les lieux ancestraux, dont le plus atavique reste la demeure. Autrement dit, on ne nous invite à « habiter » ces nouveaux pseudo-lieux qu'une fois que toute habitation dans son sens classique aura été démantelée et que tout habitus aura été pris en charge par les industries du voyage, du divertissement etc. et placé sous l'impératif nihiliste de la consommation. Une déconstruction n'aurait pas alors comme vocation de contrecarrer cette manipulation, évidente et massive, ni de prôner le retour à la vraie, à l'authentique habitation, enveloppé dans l'aura d'un esprit protecteur. Elle se limiterait à repérer les hétérogénéités et les dénivelllements des discours publicitaires qui promettent un sentiment de chez-soi dans un monde qui ne vit que de la dislocation, de même qu'ils offrent un « style personnel » là où le succès n'est donné que par la standardisation.

Aliénation et quotidienneté

L'habitation sur trajectoire et la forme – étrangeté familière – de « chez-soi-à-l'étranger » ne sont pas les seules bizarreries que nous offre la société contemporaine pour calmer nos inquiétudes quant à l'aliénation sans limites de l'être humain pris dans la quotidienneté. Les trajectoires qui unissent les exilés à leur « chez-soi », resté quelque part derrière dans le temps et dans l'espace, se nourrissent des produits (aliments et boissons) de « là », qui sont amenés « de l'autre côté » par les grandes corporations, par le globalisme. (p. 35-36).

Ni enracinés dans un sol natal ou d'accueil, ni totalement et définitivement dépossédés de la faculté d'enracinement, nous ne cessons de composer ou de recomposer une quotidienneté des éclats d'existence parsemés tout au long des trajets librement choisis ou imposés par les biographies personnelles ou professionnelles. Le quotidien est le lieu de tous les « avoir-lieu », à la fois espace de recueillement autour des certitudes élémentaires de la vie et d'exposition à l'incertitude de l'instant à venir.

La société actuelle non seulement réduit la distance (physique) entre «chez-soi» et «l'étranger», qui est, en quelque sorte, la définition phénoménologique même de l'espace, mais elle rapproche d'une manière inquiétante (ou du moins qui mérite d'être interrogée) le fait d'être « chez-soi-à-l'étranger » et le fait de « se sentir-étranger-chez-soi ». Inquiétante, puisque, d'une part, entre chez-soi et l'étranger, la

frontière ne passe plus par une limite physique (la frontière elle-même, la porte, le mur), ni même par une césure affective (entre familiarité, intimité, affectivité, et puis étrangeté, neutralité affective, etc.) ; non seulement elle ne passe plus, dans le sens d'un écartement, mais elle se donne dorénavant comme un simple seuil formel ou comme échangeur, formalité d'un arrêt ou d'une modification de la vitesse ou de l'intensité. Inquiétante, d'autre part, car entre le chez-soi et l'étrangeté il y a une interpénétration qui rend toute aussi malaisé la possibilité et la réalité d'une habitation ailleurs que chez-soi ainsi que le fait même d'être chez-soi, dans cet espace primaire, réel ou imaginaire, d'une habitation propre, d'une terre natale comme repère ultime absolu de tout retour. Car la vérité simple que nous expérimentons en tant que sens de notre quotidienneté c'est qu'il n'y plus de retour possible vers une origine, vers un point qui permettrait de retrouver une pureté, une intimité à soi, une authenticité en deçà ou au-delà des usures provoquées par l'exposition au monde.

Une autre raison de cette inquiétude peut venir du déplacement des significations du quotidien lui-même. Les théories philosophiques et sociologiques, notamment d'inspiration phénoménologique et marxienne, s'accordent à reconnaître au quotidien les significations de l'évidence et de la présence, de la pratique et de l'anonymat, de l'habitude et de la répétition, du bon sens et du sens commun. Un simple regard sur l'actualité de notre époque nous laisse apercevoir les mutations et surtout les déformations de ces significations, capturées par l'immense machinerie économique et médiatique dans l'engrenage de la manipulation des évidences, des identités, des habitudes, du sens commun etc.

Ainsi, la quotidienneté, qui fut pour les Modernes le grand exploit et la grande victoire contre le despotisme et les souverainetés féodales, est devenue l'enjeu principal des stratégies de marketing ne serait-ce que dans ce sens précis et apparemment paradoxal : tout en produisant massivement de la routine, de la monotonie, par les objets et les discours qui se répètent et se confondent à l'infini, elles promettent à haute voix et tous les jours de l'évasion, des moments exceptionnels, des expériences intenses, tout cela, bien sûr, à condition d'acheter tel voiture, tel savon, tel boisson, même, *horribile dictu*, telle cigarette. Des produits et des discours d'une économie symbolique misère, ou le peu de valeur (mais l'intégralité de la valeur) est infusée dans la chose et dans la parole pour être ôtée toute de suite après et remplacée par une autre et ainsi de suite. Le seul impératif reste celui de la calculabilité complète des choses et des hommes, de leurs désirs et de leurs nostalgies. Se sentir chez-soi signifie, dans un autre sens, pouvoir retirer du circuit du calcul économique quelque chose, des choses, des sentiments, des proches qui ont une valeur mais ne peuvent pas avoir un prix. Et lorsque chez-soi se déplace et « déménage » morceau par morceau, il est bricolé de toute pièce en profitant des circuits du globalisme pour refaire ailleurs un espace propre.

Habiter sur trajectoire

Nous ne sommes plus ni tout à fait partis, mais nous ne sommes non plus ni intégralement arrivés ailleurs. Au dessus – et au travers des capillaires – de la stabilité d’antan, le local et le global donnent leur main, en s’informant l’un l’autre. Ceux qui ont annoncé la mort de l’identité locale à cause de la globalité l’ont fait se sont pressés... Par contre, il paraît que la globalité la plus acerbe devient le véhicule par lequel la localité ultime s’ex-pose au monde, à même sa différence. Notre présence et notre « maison » nous sont identifiables tout au long des trajectoires de déplacement fréquent, de migration. Nous pouvons plutôt établir des modèles de migration que montrer un point/moment de stabilité, de repos. En l’absence du point fixe, de la destination ultime et stable, les migrants d’aujourd’hui se contentent de la destination avec le taux le plus grand de récurrence, de l’image la plus fréquemment associée au repos ou à la nourriture, qui n’es plus forcément la maison de « chez-soi ». Or, dans ces conditions, qu’est-ce que nous emmenons avec nous de – ou quel est le succédané que nous proposons pour remplacer – « l’esprit du lieu » ? ... (pp. 35-36)

Reprenons avec une autre question : comment comprendre cette phrase, « nous ne sommes plus ni tout à fait partis, ni intégralement arrivés ailleurs » ? En quoi plus exactement l’identité serait liée à un point de départ et/ou à un point d’arrivée ? Avant d’être spatiale et située localement, l’identité est pour les Modernes un projet, même une projection : le sujet de la connaissance et de l’action se donne soi-même comme tendu et mis sur une trajectoire, qui est celle de la réalisation de ce soi-même. Il compte sur cette double certitude ou aspiration à la certitude : il faut y a voir une origine (une raison suffisant d’être), ainsi qu’une finalité, qui toutes des deux informent et mobilisent le sujet en quête de son propre accomplissement. Mais la révolution moderne semble avoir touché à sa fin : rêve utopique ou sanglant, dont la mise en œuvre a pu être souvent accompagnée de sacrifices sanglants, l’identité s’est repliée sur les figures provisoires d’une subjectivité à jamais fragmentaire. Elle renonce (par contrainte ou par propre décision) à supprimer ou à fondre en un tous les différences, pour les exploiter et en faire les outils d’une présentation à soi et aux autres adaptée aux contextes changeants.

En effet, le globalisme ne détruit pas l’identité locale, mais la transforme radicalement. Il la transforme dans un jeu incessant de formes-de-vie ou de trajectoires subjectives de vie. Les migrants d’aujourd’hui, ceux qui quittent leurs maisons pour travailler ailleurs, mais aussi ceux qui ne quittent pas leurs maisons, tout en étant disjoints d’un lieu ferme dont ils puiseraient leur identité ou qui servirait de socle pour bâtir une identité, se subjectivent sur les trajets spatiaux ou non-spatiaux de leurs existences : une subjectivité que nous pouvons comprendre désormais comme arrêt provisoire, point d’intensité ou nœud par lequel passent les flux les plus diverses.

Plus que disloqué, nous dit ailleurs l'architecte, le sujet contemporain est déchiré, d'une déchirure qui n'a rien de tragique et rien d'apocalyptique, car elle ne fait plus signe vers le retour dans la terre natale, ni vers une destination ultime, elle n'utilise plus le langage du sacrifice, de la perte de soi pour mieux se retrouver par la suite. Sa déchirure est juste une conséquence de l'abandon pragmatique de l'idée d'un projet unique de vie. Nous sommes migrants tant que nous faisons terre d'accueil de toute structure (spatiale, culturelle, spirituelle, affective) qui, de manière temporaire, nous permet de prendre un repos avant de repartir à la découverte du monde et de nous-mêmes.

Déterritorisations ou lieu sans présences et présences sans lieu

Je crois que le moment est venu pour unir dans la « globalité » d'autres points qui scintillent au long des trajectoires de nos départs et de nos arrivées, qui tournent eux aussi, comme un attracteur étrange autour d'une zone, d'un champ, d'un territoire, d'une série de « maisons » par lesquelles nous passons tout au long d'une encore plus longue migration, qui est notre vie, aujourd'hui.

La présence n'est plus associable, identifiable et attribuable exclusivement à un certain lieu. L'ubiquité de la présence et de sa reproduction – trajectoire ou champ de (re)présentation – dissout la localité. Le voyage lui-même signifie ainsi une forme de « rester à sa place » sur trajectoire ou, plus exactement, de « rester à son champ ». Par rapport à la manière dont nous encadrons l'espace de référence, nous sommes « chez nous » dans la chambre d'hôtel reproduite en un nombre de copies distribuées dans le territoire, dans le champ : nous ne sommes plus entièrement étrangers à l'étranger. La domestication de l'altérité et l'acclimatation de l'étrangeté font de la maison et du sentiment de l'arrivée-chez-soi un objet (et un sentiment) soi-disant trans-territorial.

Ce que le global nous apporte de révolutionnaire depuis nulle part et de partout est ce découplage entre présence et lieu, tout d'abord entre présence corporelle et lieu physique. Le vieux paradigme phénoménologique s'efforçait à structurer le monde à partir d'un centre donné par la présence corporelle et autour duquel s'enchaînaient les cercles du lointain et de l'étrangeté, décrits tantôt en termes de portée à la main, tantôt en terme de relation je-tu-il semble ne plus avoir cours lorsque les choses les plus éloignées spatialement nous sont accessibles dans des laps de temps insignifiants et lorsque, d'autre part, le tu de la relation (affective) à l'autre bout du monde se donne en présence face-à-face à travers les prothèses visuelles de la technique, alors que le voisin d'à côté peut nous rester étranger, inconnu à jamais, car sa proximité physique ne veut plus rien dire, dans le meilleurs

des cas, ou se laisse percevoir parfois sous forme de menace ou d'inquiétude. Le relief, les dénivellements de l'espace géographique, physique, sont aplatis sous la pression des nivellements non-spatiaux induits par les flux en toute sorte et par les mécanismes de déterritorialisation des industries technologiques et des programmes.

Et lorsque l'architecte peut dire « nous ne sommes plus entièrement étrangers à l'étranger », il faut comprendre aussi « nous ne sommes plus entièrement chez nous à la maison », non pas par simple symétrie ou par compensation, mais pour mettre en évidence les dimensions d'incomplétude et de « résidu » de l'habitation sur trajectoire. Les deux rendent compte de l'impossibilité à la fois d'assigner l'identité à un lieu et de travailler en oppositions fortes qui distingueraient nettement entre le propre et l'impropre, le connu et l'inconnu, le familier et l'étranger. Incomplétude car aucun trajet n'est définitif ou irréversible (sauf celui vers la mort...), accumulation non-homogène toujours provisoire d'états d'âme, de dispositions, de relations, etc. Mais résidu aussi, car tout passage laisse une trace et tout arrêt ramasse les traces, en empêchant ainsi le retour à une origine pure, non affectée par les contingences.

Ces résidus dynamiques, entassés dans le corps, dans la parole ou dans l'imagination, prendront les formes les plus inouïes lorsqu'ils seront extériorisés (et l'exemple que l'architecte donne est celui de la construction même des maisons au retour de la migration). Ils mettent en matière sensible justement ces étapes d'un apprivoisement progressif de l'altérité (nous sommes de moins en moins étrangers à l'étranger... mais quel serait alors la phase finale de ce processus ?), et d'une domestication de nous-mêmes, de moins en moins « sauvages » ou venant des terres « sauvages », de plus en plus pliés aux normes d'un vivre-en-commun standardisé à l'échelle européenne.

Touristes, participants à des colloques internationaux ou travailleurs sur les champs de fraises en Espagne, nous cessons d'habiter les lieux, nous les consommons dans une transformation réciproque (nous sommes ces espaces, ils sont imprégnés par nous-mêmes), sans pour autant nous priver du double plaisir de la découverte et du retour après.

Une nouvelle conceptualité de l'habiter ?

Voilà pourquoi ni le terme d'« habitation » (*locuire*), ni le terme de « *housing* » ne semble plus avoir de justification. Le premier, parce qu'il part de l'hypothèse que nous avons besoin d'un lieu (*loc*) identifiable afin de continuer à parler de l'habitation, et le second, encore plus chargé de présuppositions, part de la présence d'une maison. Or, il faudrait trouver un terme qui puisse décrire la situation contemporaine, où ni un (seul) lieu, ni une (seule) maison ne décrivent plus correctement notre être au monde. Poussé à la limite, l'habiter sur trajectoire (un paradoxe semblable à la réalité virtuelle), a les deux corollaires suivants

qui méritent, à leur tour, un développement théorique propre : a) l'habiter – c'est-à-dire l'attribution de lieu à l'être, et non pas le sens commun, trivial, du concept utilisé par les architectes – tel qu'il a été décrit par Heidegger dans « Construire, habiter, penser », cesse de plus être la seule forme dont les mortels sont sur terre ; et b) découplée de la localité par sa définition même, l'utopie est enfin réalisable à l'intérieur du concept de « l'habiter sur trajectoire », de « l'état de champ ».

Sans cesse sur trajectoire, disloqués et dés-habités (si nous attribuons à l'habiter le sens traditionnel fort du terme), les migrants d'aujourd'hui forcent ceux qui sont restés avec leur analyse théorique du phénomène derrière le processus proprement dit à en prendre conscience et à proposer des solutions d'accommodation aux flux de personnes et aux flux de marchandises et d'argent qui sont associés aux premiers.

Despatialisation des dimensions : pour une reconfiguration du prochain et du lointain

Les nouvelles formes d'habitation que nous propose la migration... démantèlent la société d'accueil et toutes ses règles « traditionnelles » de fonctionnement. De la paroisse qui ne fonctionne plus selon le principe de la proximité géographique et jusqu'à la suppression du « lointain » par les services offerts électroniquement, toutes ces choses-là sont importantes et travaillent, tels les courants marins de profondeur, de manière presque insaisissable pour la durée courte. Mais lorsqu'elles vont révéler leurs effets – de la campagne électorale des émigrants dans leurs patrie jusqu'à la dissolution des autorités de type antérieur et à l'abolition définitive des cultures « vernaculaires » traditionnelles – elles nous sembleront étranges et inattendus.

La société roumaine d'aujourd'hui, à l'image des autres sociétés européennes, est soumise au niveau spatial à des reconfigurations d'une ampleur dont nous percevons à peine la portée. Le phénomène bien connu de la migration temporaire massive de presque un cinquième de la population active produit des effets en plan social, économique, psychique qui modifient et rendent non-opératoires tous les schémas de compréhension et d'intervention pratique dans le réel. Les déséquilibres économiques provoqués par l'infusion de milliards d'euros destinés en priorité à la consommation et en contournant les mécanismes financiers habituels, la dérégulation du rapport entre production et consommation, avec une croissance économique spectaculaire, mais fragile, les difficultés que rencontre actuellement le marché du travail sont dans le plan social-économique ce qu'est la désaffection et la désaffectation familiales en plan psychique avec des troubles de plus en plus fréquent, allant de la dépression jusqu'au suicide parmi les enfants et les adolescents restés seuls à la maison.

Nous n'avons pas le temps d'analyser tous ces phénomènes qui méritent certainement plus qu'une approche médiatique et manipulatrice. C'est pourquoi nous visons ici seulement quelques-unes des conséquences spatiales du processus migratoire, tout en assumant que la « migration » n'est plus seulement la condition d'une partie de la population en quête d'un travail mieux payé, mais elle est comme une condition de tous les nomades que nous sommes, sans que ce nomadisme implique de réels ou de multiples déplacements dans l'espace physique. Nomades, nous le sommes en effet, moins par les contraintes ou les tentations qui nous mettent en mouvement corporel sur des trajectoires connues ou incertaines, et plus par tous les événements et toutes les dispositions qui rendent notre existence instable spatialement, précaire biologiquement et socialement, vulnérable et sans cesse exposée à l'incertitude de l'avenir.

Le processus migratoire en cause qui disloque les structures spatiales de la société procède bien évidemment d'une situation économique et politique spécifique à la période de transition. Il est dû à l'appauvrissement d'une large partie de la population, suite à l'absence de stratégie pour le redressement de l'économie et à la privatisation sauvage des anciennes entreprises d'Etat. Les gouvernements de la période, incapables de faire face à la crise, ont regardé d'un œil soulagé le départ massif de ces chômeurs potentiels et ont même encouragé, tacitement ou explicitement, ce départ, contents d'avoir échappé tout juste aux mouvements de contestation. Mais dans ce processus il n'est pas question uniquement d'une mutation économique, ni même d'une amélioration (encore discutable) du niveau de vie de cette population au seuil de la pauvreté. Nous constatons tous les jours que les écarts entre les riches et les pauvres augmentent, grâce aux mesures tantôt néolibérales tantôt populistes prises par les gouvernants.

Restés, rentrés ou jamais partis, nous payons tous le prix de l'absence de stabilité et de l'incapacité d'achever ce qui a été entamé. Dans une société comme la nôtre, la condition de l'homme „ondulatoire”, mis sur orbite, comme un fascicule continu, selon les expressions de Deleuze, ne procède pas seulement des enchaînements infinis dans lesquels nous sommes pris (systèmes bancaires, administratifs, professionnels, personnels, intimes), mais aussi de la qualité (ou de l'absence de qualité plus exactement) de l'habitation sur trajectoire, de la dépendance des flux, des modulations dont l'origine, l'intensité et la destination nous échappent à jamais. Nous sommes toujours et encore endettés aux fournisseurs, nous payons toujours l'accès, la vitesse, le passage, l'ondulation, le circuit. S'y soustraire signifie perdre la possibilité de se reconnaître soi-même et de reconnaître les autres comme des êtres distincts. Se mouvoir de plus en plus rapidement sur des trajectoires prétendument libres est à la fois la chance et le chantage de l'attestation de soi.

BIBLIOGRAPHIE

- Besse, J.M., *Habiter*, Paris: Flammarion 2013.
- Deleuze, G., Guattari, F., *Mille plateaux*, Paris: Seuil, 1980.
- Ingold, T., *Being Alive. Essays on movement, knowledge and description*, London: Routledge, 2011.
- Ioan, A., *Poverism*, Bucharest: Paideia Press, 2007 (online edition www.liternet.ro, 2005).
- Nancy, J.L., *La ville au loin*, Paris: Editions Mille et une nuits, 1999.
- Heidegger, M. "Building, Dwelling, Thinking", in *Poetry, Language, Thought*, translated by Albert Hofstadter, New York: Harper Colophon Books, 1971.